

Le Journaliste :

Six ans seront nécessaires à Beaumarchais, entre la fin du travail d'écriture de sa pièce *La folle journée ou Le mariage de Figaro* et sa représentation à la Comédie Française.

Six ans de refus en refus, qui passionneront non seulement Paris et ses faubourgs, mais tout un pays et l'Europe entière. Six ans qui cultiveront la rumeur scandaleuse de la pièce et de son Auteur qui menaçait de la faire représenter dans le chœur de Notre-Dame...

Depuis, si elle connaît un certain succès, elle ne suscite pas moins de polémiques ; mais Pierre-Auguste Caron de Beaumarchais semble prendre plaisir à jouter avec ses détracteurs.

Pierre-Auguste, Bonsoir !

Beaumarchais :

Bonsoir !

Le Journaliste :

Alors, ce *mariage*... œuvre blâmable ou non ?

Beaumarchais :

... Disons que... personne n'étant tenu de faire une comédie qui ressemble aux autres, si je me suis écarté d'un chemin trop battu, pour des raisons qui m'ont paru solides, ira-t-on méjuger, comme on a pu le faire et comme on le fera encore, sur des règles qui ne sont pas les miennes ?... Imprimer puérilement que je reporte l'Art à son enfance, parce que j'entreprends de frayer un nouveau sentier à cet art dont la loi première et peut-être la seule, est d'amuser en instruisant ?

Le Journaliste :

Alors concernant donc votre pièce *Le mariage de Figaro*, jusqu'où pensez-vous que l'on puisse aller sans outrepasser ce qu'on vous reproche le plus, c'est-à-dire, LA DECENCE THEATRALE...?

Beaumarchais :

Je vous préviens, c'est une question qui dès le début de cet entretien, va m'échauffer...

Le Journaliste :

Merci de nous prévenir... nous savons à quoi nous en tenir...

Beaumarchais :

LA DECENCE THEATRALE !!!

Je vais vous dire... À force de nous montrer délicats, fins connaisseurs, et d'affecter l'hypocrisie de la décence auprès du relâchement des mœurs, nous devenons des êtres nuls incapables de s'amuser, des bégueules rassasiées qui ne savent plus ce qu'elles veulent ni ce qu'elles doivent aimer ou rejeter.

Déjà ces mots si rebattus, bon ton, bonne compagnie, toujours adaptés au niveau de chaque insipide coterie, et dont la latitude est si grande qu'on ne sait où ils commencent et où ils finissent, ont détruit la franche et vraie gaieté qui distinguait de tout autre le comique de notre nation.

Alors, ajoutez-y le pédantesque abus de ces autres grands mots, décence et bonnes mœurs, qui donnent un air si important si supérieur, que nos juges de comédie, et comme vous le rappeliez, il y a un moment j'ai souvent (beaucoup trop souvent) eu affaire à eux, mais enfin ils seraient désolés de n'avoir pas à les prononcer sur toutes les pièces de théâtre, et vous connaîtrez à peu près ce qui garrotte le génie, intimide tous les auteurs, et porte un coup mortel à la vigueur de l'intrigue sans laquelle, il n'y a pas pourtant que du bel esprit à la glace et des comédies de quatre jours.

Enfin pour dernier mal, tous les états de la société sont parvenus à se soustraire à la censure dramatique ; vous vous imaginez ! *Les Plaideurs* de Racine, montés actuellement sans entendre les... Dandins... Brid'oisons..., même parmi les gens les plus éclairés, s'écrier qu'il n'y a plus ni mœurs, ni respect pour les Magistrats.

Il en est de même pour la pièce de Lesage... Ah ! comment s'appelle-t-elle déjà...

Le Journaliste :

Heu !... *Tucaret*

Beaumarchais :

Turcaret ! Voilà. Vous vous imaginez le tohu-bohu en opposition à une éventuelle représentation de cette pièce par les gens de finances et en particulier les fermiers généraux...

On ne pourrait pas jouer les fâcheux, les marquis, les emprunteurs de Molière, sans révolter à la fois la haute, la moyenne, la moderne et l'antique noblesse. Ses femmes savantes irriteraient nos esprits féminins. Et alors ne parlons pas de *Tartuffe*...

Aussi, l'auteur qui se compromet avec le public pour l'amuser, ou pour l'instruire, au lieu de construire une intrigue selon son choix, doit tourner autour du pot, persifler au lieu de rire et surtout prendre ses modèles hors de la société, crainte de se trouver mille ennemis, dont il ne connaissait aucun en composant son triste drame.

Le Journaliste :

Vous êtes donc un peu le chevalier qui va sauver le théâtre français de son "empoussièrement" si je puis dire.

Beaumarchais :

Il est certain que si l'on ne secoue pas bientôt toute cette poussière, l'ennui des pièces françaises porterait bientôt la nation soit au frivole opéra-comique qui reste du fait de son jeune existence un art mineur, soit pire que ça, aux boulevards, ramassis infect des tréteaux élevés à notre honte où la décente liberté, bannie du théâtre français, se change en une licence effrénée, et où la jeunesse va se nourrir de grossières inepties, et perdre, avec ses mœurs, le goût de la décence et des chefs d'œuvre de nos maîtres.

Le Journaliste :

Vous pensez que les représentations aux boulevards qui, on le sait, massacrent les pièces classiques et présentent des parades grivoises est un réel danger pour le théâtre ?

Beaumarchais :

J'ai pensé et je pense encore, qu'on n'obtient ni grand pathétique, ni profonde moralité, ni bon et vrai comique, au théâtre, sans des situations fortes et qui naissent toujours d'un décalage entre les personnages réels et les personnages imaginés dans les sujets qu'on veut traiter.

L'auteur tragique, hardi dans ses moyens, ose admettre le crime atroce ; les conspirations, l'usurpation de trône, le meurtre, l'emprisonnement, l'inceste dans *Œdipe* et *Phèdre* ; le parricide dans *Mahomet* de Voltaire ; le régicide dans *Macbeth*, etc.

La comédie, moins audacieuse, ne pousse pas à l'excès les disconvenances, parce que ses tableaux sont tirés de nos mœurs, ses sujets de la société. Mais comment frapper sur l'avarice, à moins de mettre en scène un méprisable avare ? démasquer l'hypocrisie, sans montrer, comme *Orgon*, dans *Le Tartuffe*, un abominable hypocrite épousant sa fille et convoitant sa femme ? etc...etc.

Ces gens sont loin d'être vertueux ; mais l'Auteur ne les donne pas pour tels : il n'est le patron d'aucun d'eux ; il est le peintre de leurs vices. Et parce que le lion est féroce, le loup vorace, le renard rusé, la fable est-elle sans moralité ?

Je vais vous dire : quand l'auteur la dirige contre un sot que la louange enivre, il fait choir du bec du corbeau le fromage dans la gueule du renard, sa moralité est remplie ; s'il la tournait contre le bas flatteur, il finirait son apologue ainsi : Le renard s'en saisit, le dévore, mais le fromage était empoisonné...»

La fable est une comédie légère, et toute comédie n'est qu'un long apologue.

Le Journaliste :

La seule différence serait que, dans la fable, les animaux ont de l'esprit et que, dans la comédie, les hommes sont souvent des bêtes...

Beaumarchais :

Et qui plus est des bêtes méchantes...

Je parlais tout à l'heure de Molière... Il donne à l'avare un fils prodigue et vicieux qui lui vole sa cassette et l'injure en face.

Est-ce des vertus ou des vices qu'il tire sa moralité ? Que lui importent ses fantômes ? C'est vous qu'il entend corriger. Même si on s'est chargé à sa place d'apprendre au bon public combien tout cela était horrible... C'est prouvé que le pauvre Molière a dû, mais combien de fois, faire face au déchaînement collectif d'envieux importants ou simplement de ceux qui se donnent de l'importance et qui sont très envieux. Il s'était plaint un jour au Roi Louis XIV et Dieu sait que ce Roi protégeait les Arts en général et Molière en particulier, que pour avoir démasqué les hypocrites, ils imprimaient partout qu'il était un libertin, un impie, un athée, un démon vêtu de chair, habillé en homme. Donc même soutenu par le Roi lui-même, Molière n'était pas à l'abri de ses détracteurs. Mais bon ! parce que les personnages d'une pièce s'y montrent sous des mœurs vicieuses, faut-il les bannir de la scène ? Que poursuivrait-on alors au théâtre ? les travers et les ridicules ? Cela vaut la peine d'écrire ! Ils sont chez nous comme les modes : on ne s'en corrige point, on en change.

Les vices et les abus, voilà ce qui ne changent point, mais se déguisent en mille formes sous le masque des mœurs dominantes : leur arracher ce masque et les montrer à découvert, telle est la noble tâche de l'homme qui se voue au théâtre. Soit qu'il moralise en riant, soit qu'il pleure en moralisant.

Le Journaliste :

La comédie utile et véridique n'est donc point un éloge menteur ou un discours d'académie vain, si je résume un peu votre pensée ; les hommes ne peuvent être corrigés qu'en les faisant voir tels qu'ils sont.

Beaumarchais :

Mais gardons-nous bien de confondre d'un côté la critique même la plus amère, qui porte ses fruits sans nous blesser, et de l'autre la satire personnelle, aussi stérile que funeste. Et ne j'en parle d'autant plus volontiers que j'ai plusieurs fois d'office, invoqué la vigilance du magistrat, pour empêcher que le Théâtre ne devînt une arène de gladiateurs où le puissant se crût en droit de faire exercer ses vengeances par les plumes vénales et malheureusement trop communes qui mettent leur bassesse à l'enchère.

Le Journaliste :

Donc, ça n'est pas tant le vice ou les incidents qu'il amène que le défaut de leçons et de moralité qui font l'indécence théâtrale ?

Beaumarchais :

Je crois en effet que si l'auteur, ou faible ou timide, n'ose pas tirer des moralités ou des leçons de son sujet, sa pièce sera soit équivoque, soit vicieuse.

Je vais me citer en exemple puisque de toute façon c'est toujours moi que l'on attaque...

Lorsque je mis *Eugénie* au théâtre, tous les jurés crieurs à la décence, jetaient des flammes dans les foyers sur ce que j'avais osé montrer un seigneur libertin habillant ses valets en prêtres et feignant d'épouser une jeune personne qui paraît enceinte au théâtre, sans avoir été mariée...

Malgré leurs cris, la pièce a été jugée sinon le meilleur, au moins le plus moral des drames, joués partout, même à l'étranger. Les bons esprits ont vu que la moralité, que l'intérêt y naissent entièrement de l'abus qu'un homme puissant et vicieux fait de son nom, de son crédit, pour tourmenter une faible fille, sans appui, trompée, vertueuse et délaissée.

Depuis, j'ai fait *Les deux amis*, pièce dans laquelle un père avoue à sa prétendue nièce qu'elle est sa fille illégitime. Ce drame-là, encore est très morale, puisqu'à travers les sacrifices de la plus parfaite amitié, l'auteur s'attache à y montrer les devoirs qu'impose la nature sur les fruits d'un ancien amour, que la rigoureuse dureté des convenances sociales, ou plutôt leur abus, laisse trop souvent sans appui.

Et je me souviens à l'occasion d'une des représentations, un jeune fat qui faisait le mariole auprès de quelques Dames, gaussait l'auteur, en disant qu'il devait être sans doute un garçon fripier, qui ne voit rien de plus élevé que des commis de fermes et des marchands d'étoffes ; et, disait-il, c'est au fond d'un magasin qu'il va chercher les nobles amis qu'il traduit à la scène française.

Alors je n'ai pas pu me retenir et je lui ai répliqué que si l'auteur avait tiré deux vrais amis de la salle des pas perdus de château de Versailles où, comme chacun le sait, les courtisans ne cessent de médire et nouer des intrigues, vous ririez bien davantage de lui, mais il faut bien prendre deux vrais amis où il n'est pas impossible de les trouver... Il faut bien un peu de vraisemblance...

Le Journaliste :

Et comment a-t-il réagit ?

Beaumarchais :

Peuh !.....

Je ne sais même pas s'il a compris...

En tout cas, avec *Le barbier*, j'ai tenté de ramener au théâtre l'ancienne et franche gaieté, en l'alliant avec le ton léger de notre plaisanterie actuelle.

Le Journaliste :

Vous pensez que c'est la raison pour laquelle cette pièce fut vivement poursuivie ?

Beaumarchais :

Oh ! oui ! Il semblait que j'avais ébranlé l'état... Mais tout ce qui a grouillé autour du *Barbier* montrait la frayeur que certains vicieux de ce temps avaient de s'y voir démasqués.

Le Journaliste :

Je rappelle pour nos auditeurs que *Le Barbier de Séville*, fut censuré quatre fois et par trois fois, la veille des représentations, la pièce fut déprogrammée.

Beaumarchais :

Mais tout ce temps je n'ai pas cessé de demander que le public reste le juge de ce que j'avais destiné à son amusement.

Le Journaliste :

Elle fut enfin permise au bout de trois ans.

Beaumarchais :

Je vous assure qu'un auteur, comme moi, désolé par la cabale et les criards, qui voit sa pièce marcher, reprend courage et je ne m'en suis pas privé, croyez-moi...

Le Journaliste :

Après ce succès, c'est Louis-François de Conti qui vous demande une suite aux aventures de Figaro, le héros du *Barbier de Séville*. ...

Beaumarchais :

Oui ! Le Prince de Conti exprimait ce que j'entendais partout autour de moi ; on me réclamait des pièces de ce genre puisque je semblais être le seul auteur à oser rire en face.

Le Journaliste :

Donc, *Le mariage de Figaro* existe et vous le lisez dans des salons privés pendant cinq ans...

Beaumarchais :

C'est ça ! Et une fois à la Comédie Française où elle fut très bien accueillie mais interdite de représentation. Commence alors son long cheminement de bureau de censure en bureau de censure... Mais comme elle vivait parallèlement par des lectures, cela envenimait la passion ou la haine ce qui lui permit de rester toutes ces années d'actualité...

Le Journaliste :

Mais les détracteurs ne vous ont pas ménagé ; si on reprochait au *Barbier* d'ébranler l'état, *Le mariage*... le renversait de fond en comble.

Beaumarchais :

Il est vrai qu'on n'a pas manqué de répandre à la cour un tissu de bêtises comme quoi ma pièce blessait la religion, le gouvernement, tous les états de la société, les bonnes mœurs, que la vertu y était opprimée, le vice triomphant et donc qu'il n'y avait plus rien de sacré si l'on permettait cet ouvrage.

Quatre ans à ferrailer, plus les cinq de "portefeuille", on peut dire que quand la pièce fut enfin représentée, c'était un autre univers.

Le Journaliste :

Mais alors, dites-nous un peu, sur quels points vos censeurs...

Beaumarchais :

Oh ! lala...!!

Mes censeurs... mes censeurs... Voilà une possession dont je me passerais volontiers...

Le Journaliste :

Que voulez-vous c'est le fruit de la notoriété...

Il ne fallait pas être célèbre...

Vous êtes propriétaire de censeurs comme je le suis de ma concession au Père Lachaise...

Beaumarchais :

Ah ! ben, ça me rassure... Vous n'êtes pas mieux loti que moi... Vous aussi vous aurez à faire face quotidiennement aux faciès de croque-morts...

Le Journaliste :

Donc, si vous préférez, indéfiniment : LES... censeurs.

Beaumarchais :

Merci...

Le Journaliste :

Sur quels points donc LES censeurs de l'...Votre pièce (je fais attention maintenant) *Le mariage de Figaro*, ont-ils tiqué ?

Beaumarchais :

C'est fort simple !

Le mariage de Figaro c'est quoi ?

L'intrigue est des plus badine...

Celle d'un grand Seigneur espagnol amoureux d'une jeune fille qu'il veut séduire ; et les efforts de cette fiancée, de celui qu'elle doit épouser et de la femme du Seigneur, réunis, pour faire échouer dans son dessein un maître absolu que son rang, sa fortune et sa prodigalité rendent tout puissant pour l'accomplir.

Voilà ! La pièce est sous vos yeux...

Donc d'où viennent ces cris perçants ? Et bien de ce qu'au lieu de poursuivre un seul caractère vicieux, comme le joueur, l'ambitieux, l'avare ou l'hypocrite, ce qui ne m'aurait mis sur les bras qu'une seule classe d'ennemis, j'ai profité d'une composition légère, ou plutôt j'ai formé mon plan de façon à y faire entrer la critique d'une foule d'abus qui désolent la société. Et donc on a pu voir sur scène une chose affreuse comme dit mon ami Gudin de la Brénellerie : « Un insolent valet, qui dispute sans pudeur son épouse à son Maître. »

Le Journaliste :

Est-ce que, (c'est une question qui me vient comme ça), est-ce qu'il ne vous a jamais traversé à l'esprit, d'écrire votre pièce sous forme de tragédie ?

Beaumarchais :

Oh ! si... et je le regrette même !

Enfin je dis ça avec humour. Mais une BONNE tragédie, BIEN sanguinaire... Mettant un poignard à la main de l'époux outragé, que je n'aurais pas nommé Figaro, dans sa jalouse fureur, je lui aurais fait noblement poignarder le puissant vicieux ; et comme il aurait vengé son honneur dans des vers carrés, bien ronflant, et que mon jaloux, tout au moins général d'armée, aurait eu pour rival quelque tyran bien horrible et régnant au plus mal sur un peuple désolé ; tout cela, très loin de nos mœurs, n'aurait, je crois, blessé personne ; on eût crié : « Bravo ! Ouvrage bien moral ! » Nous étions sauvés, moi et mon Figaro sauvage.

Mais ne voulant qu'amuser nos Français et non faire ruisseler les larmes de leurs épouses, de mon coupable amant j'ai fait un jeune seigneur de ce temps-là, prodigue, assez galant, même un peu libertin, à peu près comme les autres seigneurs de ce temps-là. Mais ça n'est pas les offenser que de les montrer trop galant, je dirais même que ce défaut serait le moins contesté par eux-mêmes...

Et voulant donc faire le mien coupable, j'ai eu le respect généreux de ne lui prêter aucun des vices du peuple ; mais est-ce que, si je l'avais fait, j'aurais blessé toutes les vraisemblances ? Je ne crois pas.

Mais pour qu'il y ait un effet comique je devais lui opposer l'homme le plus dégourdi de sa nation, le véritable Figaro, qui tout en défendant sa propriété, "Suzanne", se moque des projets de son maître et s'indigne très plaisamment qu'il ose jouter de ruse avec lui, maître passé dans ce genre d'escrime.

Le Journaliste :

Donc, d'une lutte assez vive entre l'abus de la puissance, l'oubli des principes, tout ce que la séduction a de plus entraînant ; et le feu, l'esprit, les ressources que l'infériorité piquée au jeu peut opposer à cette attaque, il naît dans votre pièce un jeu plaisant d'intrigues, où *l'époux suborneur*, contrarié, lassé, harassé, toujours arrêté dans ses vues, est obligé trois fois dans cette *folle journée* de tomber aux pieds de sa femme, qui, bonne, indulgente et sensible, finit par lui pardonner.

Beaumarchais :

Qu'a donc cette moralité de blâmable ?

La trouve-t-on un peu badine pour le ton grave que je prends ?

Un Seigneur assez vicieux pour vouloir prostituer à ses caprices tout ce qui lui est subordonné, pour se jouer dans ses domaines de la pudicité de toutes ses jeunes vassales, doit finir, comme celui-ci, par être la risée de ses valets.

Le Journaliste :

Et on le voit très bien au cinquième acte, lorsqu'en fureur, Almaviva, le Comte, croyant confondre une femme infidèle montre à son jardinier un cabinet, en lui criant : « Entres-y, toi, Antonio ; conduis devant son juge l'infâme qui m'a déshonoré » et que celui-ci lui répond : « Il y a parguenne, une bonne providence ! vous en avez tant fait dans le pays, qu'il faut bien aussi qu'à votre tour... »

Beaumarchais :

Mais vous remarquerez, je l'espère, que le Comte Almaviva se voit toujours humilié sans être jamais avili, ou alors, c'est sa propre conduite mais jamais il ne l'est de la part d'un autre personnage de la pièce.

La Comtesse par exemple ; si elle usait de ruse pour aveugler sa jalousie dans le dessein de le trahir, devenue coupable elle-même, elle ne pourrait mettre à ses pieds son époux, sans le dégrader à nos yeux. La vicieuse intention de l'épouse, brisant un lien respecté, l'on reprocherait justement à l'auteur d'avoir tracé des mœurs blâmables ; car nos jugements sur les mœurs se rapportent toujours aux femmes ; on n'estime pas assez les hommes pour tant exiger d'eux sur ce point délicat. Mais loin qu'elle ait ce vil projet, ce qu'il y a de mieux établi dans l'ouvrage, est que nul ne veut faire une tromperie au Comte, mais seulement l'empêcher d'en faire à tout le monde... Donc les confusions qu'il éprouve demeurent morales et non avilissantes.

Le Journaliste :

Alors, est-ce que c'est pour mieux sortir l'amour vrai du devoir, que vous la mettez à un moment aux prises avec un goût naissant qui le combat ?

Beaumarchais :

Vous faites allusion au personnage de Chérubin et je dois dire qu'on s'en est bien servi pour m'accuser d'indécence.

Mais sincèrement ; on accorde à la tragédie que toutes les Reines, toutes les Princesses aient des passions bien allumées qu'elles combattent plus ou moins, et l'on ne souffre pas que, dans la comédie, une femme ordinaire puisse lutter contre la moindre faiblesse ! Ô grande influence d'affiche ! on blâme ici ce qu'on approuvait là.

Le chagrin de perdre un mari n'est pas ici ce qui nous touche ; un regret aussi personnel est trop loin d'être une vertu ! Ce qui nous plaît dans la Comtesse, c'est de la voir lutter franchement contre un goût naissant qu'elle blâme et des ressentiments légitimes.

Je me répète, mais elle est un modèle de vertu. Remarquez, si mes juges n'ont pas vu ça à la représentation, c'est vainement que j'en étendrais ici les développements ; un tribunal d'iniquité n'écoute point les défenses de l'accusé qu'il est chargé de perdre...

Le Journaliste :

Mais selon vous, qu'est-ce qui différencie votre pièce dans laquelle il y a un rapport que nous qualifierons de tendancieux entre la Comtesse et Chérubin, et la pièce de Rochon de Chabannes, il y a quelques années dans laquelle une jeune femme éprouvait visiblement un petit quelque chose pour son cousin officier de l'armée ?

Beaumarchais :

Bien !...

Dans la pièce de Chabannes, le mari est un peu sot ; dans la mienne, il est seulement infidèle ; pour la sienne on avait aucun projet de calomnier l'auteur ; pour la mienne on sait ce qu'il en est...

Il y a un acharnement, et donc j'aurai beau leur dire..., je ne sais pas..., heu ! si par exemple, on prend le personnage de Suzanne, femme de compagnie de la Comtesse, attaquée par un séduisant, qui n'est autre que le Comte, elle n'hésite pas à confier les intentions de ce dernier aux deux personnes les plus intéressées à bien surveiller sa conduite : sa maîtresse et son fiancé. Tout ce qu'elle dit respire la sagesse et l'attachement à ses devoirs... Enfin... Il me semble...

Figaro, quant à lui m'amuse plus qu'il m'indigne. Ça n'est pas un malhonnête homme ; en le voyant forcé par son état de repousser l'insulte avec adresse, on lui pardonne tout, dès qu'on sait qu'il ne ruse que pour garantir ce qu'il aime et sauver sa propriété.

Quant à Chérubin ! Un enfant de 13 ans..., idolâtre ainsi qu'on l'est à cet âge... heureux de sa marraine... Est-il un sujet de scandale ? Aimé de tout le monde au château, par son agitation extrême il dérange dix fois les projets du Comte. Peut-être n'est-il plus un enfant, mais il n'est pas encore un homme ; ce qu'il éprouve innocemment, il l'inspire de même.

Dira-t'on qu'on l'aime d'amour ? L'Amour même le plus pur, a un motif intéressé : on ne l'aime donc pas encore ; on sent qu'un jour on l'aimera ; Suzanne le lui dit. Mais pour l'heure, c'est un enfant rien de plus. N'ai-je pas vu des Dames dans les loges aimer mon page à la folie ? Que lui voulaient-elles ? Hélas ! rien... C'est de l'intérêt pur et naïf comme celui de la Comtesse, un intérêt, je dirais, sans intérêt.

L'intérêt en revanche de sa présence est d'apporter encore un peu plus de moralité. Cela montre à chaque fois que je les fais se rencontrer, (je parle de Chérubin et du Comte), cela montre que l'homme le plus absolu chez lui, dès qu'il suit un projet coupable, peut être mis au désespoir par l'être le moins important, par celui qui redoute le plus de se rencontrer sur sa route.

Le Journaliste :

Vous allez voir qu'après cet entretien, votre pièce sera comme vous menaciez de le faire..., accueillie à l'église Notre-Dame de Paris...

Beaumarchais :

Mais je crois en toute bonne foi, que cette pièce est morale. Tous les personnages ont un but moral... seul, peut-être, le rôle de Marcelline fait exception. Coupable d'un ancien égarement, dont son Figaro fut le fruit, elle aurait pu se voir punie par la confusion de sa faute, lorsqu'elle reconnaît son fils. Mais j'aurais pu tirer une morale plus profonde : la faute d'une jeune fille séduite est celle des hommes et non la sienne. C'est ce que Marcelline dit mais ce passage a été coupé à la demande des comédiens qui trouvaient qu'il risquait d'obscurcir par son côté sévère la gaieté de l'action. Mais maintenant que la pièce est connue, je profite du micro pour dire que bon !... Ce passage-là... je l'aimais bien... et dit par des comédiens aussi fabuleux que ceux qui me font l'honneur de jouer ma pièce... je pense que ce passage... maintenant... n'enlèverait rien à la gaieté de la situation...

Le Journaliste :

Je suis sûr qu'ils vous ont entendu ?

Beaumarchais :

AHhhh...!! Vous voyez jusqu'où doit aller un auteur...!

Le Journaliste :

Je vois surtout que vous n'avez pas du aller chercher bien loin le modèle de votre Figaro... !

Beaumarchais :

Et pourtant on me reproche de l'avoir construit comme un feu d'artifice, impétueux, incontrôlable, il brûle tout le monde sans viser personne. Si je n'ai versé sur nos sottises qu'un peu de critique badine, ce n'est pas que je ne sache en former de plus sévère ; mais je garde une foule d'idées qui me pressent pour un des sujets les plus moraux du théâtre, (aujourd'hui sur mon chantier, *La Mère coupable*) et je peux vous dire que j'y prodiguerai les traits de la plus austère morale, et je tonnerai fortement sur les vices que j'ai trop ménagés.

Le Journaliste :

Ouh ! là ! Je sens qu'il va y avoir des joutes verbales au moins aussi haletantes que pour *Le mariage de Figaro*...

Beaumarchais :

Ça va être cocasse, mais j'en appelle déjà à mes détracteurs, puisque je présume que la liste sera longue, mieux vaut prendre les devants et je préviens également les plus timides qui ont pris plaisir à ma pièce ; lorsque vous verrez un de ces hommes tranchants critiquer vaguement la pièce, tout blâmer sans rien désigner, surtout la trouver indécente..., examinez bien cet homme, sachez son rang, son état, son caractère, et vous connaîtrez sur le champ le mot qui l'a blessé dans l'ouvrage.

Et je ne parle pas de "scribouillards" plagiaires ou des libellistes qui crient leur venin du haut des cintres des théâtres à l'occasion de représentations ; non, je cite les "importants" qui, blessés, on ne sait pourquoi, des critiques semés dans l'ouvrage, se chargent d'en dire du mal, sans cesser de venir aux représentations.

Je vous assure que c'est un plaisir de les voir d'en bas ; ils s'avancent sur le bord des loges, prêts à aboyer puis se retirent en grimaçant, réagir à contresens, et lancer finalement au public qui applaudit chaleureusement un regard méprisant ; il semble lui dire comme ce courtisan dont parle Molière pour *L'école des Femmes* « Ris donc, public, ris donc ! » et pour moi c'est un plaisir jouissif...

Et si je puis me permettre encore une anecdote...

Après la première du *Mariage*..., dans les loges, on s'échauffait sur ce qu'on appelait ... MON AUDACE...et brusquement, comme impatienté de tous ces cris, un petit vieillard frappe le plancher de sa canne et en s'en allant dit : « Nos Français sont comme les enfants, qui braillent quand on change leur couche » Peut-être pouvait-on mieux parler, mais pour mieux penser, j'en défie.

Donc ce que je dis dans la pièce et redis ici, c'est qu'un homme peu connu peut valoir mieux que sa réputation, qui n'est que l'opinion d'autrui et qu'un grand seigneur qui a tout pour lui, vaut toujours moins que sa réputation s'il parvient à la rendre mauvaise.

On sait ce qu'on doit aux rangs élevés et je suis de l'avis de Montesquieu... qui a dit quelque part que le maintien d'une échelle graduée, du laboureur au potentat, intéresse également les hommes de tous les rangs et c'est peut-être le plus ferme appui de la constitution monarchique sans laquelle il y aurait un trop grand écart entre le haut et le bas ce qui pourrait faire du Monarque un despote et du peuple un esclave.

Donc dans ma pièce, je n'attaque pas les Etats, mais les abus de ces Etats. Mais naturellement cela touche ceux qui en abusent... forcément.

Le Journaliste :

Voilà donc les rumeurs expliquées. Mais, est-ce que cela signifie que les abus sont devenus tellement sacrés que vous ne puissiez en attaquer ne serait-ce qu'un, sans que tout de suite vingt défenseurs se positionnent au front ?

Même si, et là je me fais l'avocat du diable, votre monologue, surtout, ne se contente pas seulement de saper les abus, mais également, on sent que vous vous donnez des libertés qui peuvent être répréhensibles au théâtre.

Beaumarchais :

Mais vous croyez que j'ai utilisé un charme quelconque pour séduire la censure et l'autorité quand je leur ai soumis mon ouvrage ?

Vous pensez que je n'ai pas eu à me justifier ?

Je fais dire à Figaro, que les sottises imprimées n'ont d'importance que parce qu'on en gêne le cours.

Si on était assez sage en France, on ferait comme en Angleterre qui méprise les sottises de telle façon, qu'elles pourrissent du fumier d'où elles ont germé et ne se propage pas plus...

Là encore Montesquieu m'a servi de Maître, quand je dis que ce qui fait vendre les sottises, est la sottise de les défendre...

Je termine enfin par faire dire à Figaro que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur, et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.

Sont-ce là des hardiesses coupables ou bien des aiguillons de gloire ?

Le Journaliste :

Pensez-vous que votre pièce soit... comment dire... allez ! j'ose le dire... Avant-gardiste... ?

Beaumarchais :

Lorsque, satisfait du présent, un auteur veille pour l'avenir, dans la critique du passé, qui peut avoir droit de s'en plaindre ? Et encore, si, ne désignant ni temps, ni lieu, ni personnes, il ouvre la voie au théâtre à des réformes désirables, n'est-ce pas aller à son but ?

C'est pendant le règne d'un bon Prince qu'on écrit sans danger l'histoire des méchants Rois. Plus le gouvernement est sage, éclairé, moins la liberté de dire est en presse : chacun y faisant son devoir, on n'y craint pas les allusions.

Le Journaliste :

Ajoutée à cela, la réputation de notre littérature dans toutes les nations qui étend l'emprise de la langue française justifiant ainsi en l'honorant la protection que le gouvernement vous accorde.

Beaumarchais :

Oui cela fait que dans les académies, les gens de la cour siègent aux côtés de gens de lettres. Mais je vous rappellerai tout de même qu'à ma lecture privée du *Mariage de Figaro*, à Versailles, le Roi a laissé tomber cette phrase : « Cette pièce est injouable à moins de détruire la Bastille. » Heureusement que le bon sens a prévalu et qu'il n'a pas été nécessaire d'en arriver là, sinon on m'aurait accusé d'incitation à la révolte...

Le Journaliste :

Bien poursuivons dans les reproches...

J'ai eu échos par-ci par-là, de reproches faits à l'auteur, donc je vous en fais part, du style qui ne lui ressemble pas...

Alors !! Le style de cette pièce est-il VOTRE style ?

Beaumarchais :

Si par malheur j'en avais un, je m'efforcerais de l'oublier quand je fais une comédie ; ne connaissant rien de plus insipide au théâtre comme ces tons camaïeux, où tout est bleu, où tout est rose, où tout est l'auteur quel qu'il soit.

Lorsque mon sujet me saisit, j'évoque tous mes personnages et les mets en situation. Je dis à Figaro : « Songe à toi, ton maître va te deviner » A Chérubin : « Sauvez-vous vite, c'est le Comte que vous touchez » A la Comtesse : « Ah ! Comtesse ! quelle imprudence avec un époux si violent ! »

Ce qu'ils diront, je n'en sais rien. C'est ce qu'ils feront, qui m'occupe. Puis, quand ils sont bien animés, j'écris sous leur dictée rapide, sûr qu'ils ne se tromperont pas ; que je reconnâtrai Bazile, lequel n'a pas l'esprit de Figaro, ou le ton noble du Comte, ou encore la sensibilité de la Comtesse, qui n'a pas non plus la gaieté de Suzanne, ni l'espièglerie du Page et encore moins la sublimité de Brid'oison...

Chacun parle son langage : et que le Dieu du naturel les préserve d'en parler d'autre !

Je m'attache, moi à l'exhumer de leurs idées, et non à rechercher si j'ai dû leur prêter mon style.

Le Journaliste :

On pourrait prendre en exemple plusieurs répliques, mais il y en a une de Figaro qui suscite davantage de polémique... alors... que je la retrouve... Voilà.

Figaro dit : « Sommes-nous des soldats qui tuent et se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent ? je veux savoir, moi, pourquoi je me fâche ».

C'est dans l'Acte V, scène XII.

Beaumarchais :

Je ne suis qu'un auteur qui fait dire ça à un de ses personnages alors que notre ministre de la guerre, le Comte de Saint-Germain, a écrit : « La misère du soldat est si grande qu'elle fait saigner le cœur ; il passe ses jours dans un état abject et méprisé ; il vit comme un chien enchaîné qu'on destine au combat. »

Donc je ne suis pas le seul à répandre une lumière décourageante sur l'état pénible du soldat. Je crois d'ailleurs que n'importe quel soldat, du 1^{ère} classe au Colonel, a le désir en plus de faire sa campagne de pénétrer les secrets du cabinet d'où toutes les décisions partent.

Ce que dit, donc Figaro, c'est qu'un homme, libre de ses actions doit agir d'après d'autres principes que ceux dont le devoir est d'obéir aveuglément.

Le Journaliste :

Un autre reproche qu'on vous fait, est d'avoir assigné pour retraite à la Comtesse un certain couvent d'Ursulines.

Beaumarchais :

Ah ! Ursulines !

« Hein !? Ursulines !? » a dit un Seigneur, joignant les mains avec éclat.

« Ursulines ?? » a dit une dame en se renversant de surprise sur un jeune Anglais de sa loge : « Ursulines... Ah ! Milord ! si vous entendiez le français... »

« Je sens, je sens beaucoup, Madame » a répondu le jeune homme en rougissant.

« Abbé (reprit-elle) on n'a jamais mis au théâtre aucune femmes aux Ursulines ??..... L'Abbé répondez-nous !! Comment trouvez-vous Ursulines ? »

« Fort indécent » répondit ce dernier, sans cesser de lorgner Suzanne.

Et donc tout le monde a dit : « "Ursuline" est fort indécent ! »

Mais alors à quels autres couvents de filles ils estimaient qu'il fut... *décent* que l'on fit entrer la Comtesse. Je dois vous avouer que pour moi cela m'était égal, je l'aurais mise où l'on aurait voulu : aux Augustines, aux Célestines, aux Clairettes, aux Visitandines, même (voyez comme je suis ouvert à toutes propositions) même dans une maison close, tant je tiens peu aux Ursulines...

Enfin tout c'est apaisé et c'est tant mieux.

Le Journaliste :

Ce qu'on peut dire, c'est qu'en disant bien du mal de vous, ils n'en ont point fait à votre pièce et que s'ils sentaient autant de joie à la déchirer que vous avez eu de plaisir à la faire, il n'y aurait personne d'affligé...

Beaumarchais :

Oui mais le malheur c'est qu'ils ne rient point... Et vous savez pourquoi ils ne rient point à ma pièce... ? parce qu'on ne rit point à leurs magouilles...

Le Journaliste :

Vous avez intenté quelque chose contre eux ?

Beaumarchais :

Contre la calomnie, il n'y a rien de mieux que les représentations qui permettent à la Nation de la voir, de la juger et de l'apprécier. Là est ma seule vengeance.

Le Journaliste :

On souhaite à votre pièce une longue vie encore et que les critiques s'apaiseront d'elles-mêmes ; ou que vous les retournerez à votre avantage comme celle de M. Suard, qui a dit en tant que Censeur, que la pièce n'a point été faite en observant le monde ; qu'elle ne peint rien de ce qui existe et ne rappelle jamais l'image de la société où l'on vit ; que ses mœurs basses et corrompues n'ont pas même le mérite d'être vraies.

Beaumarchais :

Absolument ! car la génération passée ressemblait beaucoup à ma pièce, la génération future lui ressemblera beaucoup aussi ; mais que, pour la génération présente, elle ne lui ressemble aucunement... Allons donc... ! ; je n'ai jamais rencontré ni mari suborneur, ni Seigneur libertin, ni courtisan avide, ni juge ignorant, ni avocat injuriant, ni gens médiocres, ni traducteur bassement jaloux ; et que si des âmes "pures" s'irritent c'est uniquement par respect pour leurs grands-pères, et sensibilité pour leurs petits-enfants...

Voilà... J'ai fini...

Le Journaliste :

Pierre-Auguste de Beaumarchais... Je vous remercie...

Beaumarchais :

Bonne Nuit.

Le Journaliste :

Merci ! Vous aussi...

La semaine prochaine nous aurons le plaisir de recevoir